

La double vocation de Michel Winock

Jeannine Hayat

1. Un historien autobiographe

Un historien respecte-t-il l'éthique de sa discipline dès lors qu'il écrit l'histoire à la première personne et qu'il se fait l'archiviste de son propre passé ? Plusieurs autorités de la discipline, notamment Georges Duby, ont répondu à cette question en publiant, en 1987, leur essai d'ego-histoire, à la demande de Pierre Nora. Mais en 1978, Michel Winock avait devancé cette expérience collective en faisant paraître une évocation des années 1956 à 1958, intitulée *La République se meurt*. Dans cet ouvrage précurseur, échappée vers une forme d'écriture du moi, l'autobiographe tenait la chronique ironique, voire polémique, des réactions de sa génération, indignée par la guerre d'Algérie. Afin de documenter son livre d'humeur, il s'était inspiré d'un journal intime, que par scrupules et par discrétion, il n'avait pas l'intention de rendre public. Il s'avancait d'ailleurs en pionnier dans un domaine où, par tradition, la science excluait l'emploi du *je*.

Dans l'esprit de l'auteur, il s'agissait déjà d'articuler des convictions personnelles, politiques, morales ou scientifiques, à l'expérience sociale. Sa quête du moi s'est approfondie ensuite avec *Jeanne et les siens* (2003), récit qui portait en abyme le journal intime de son frère aîné, Marcel Winock, précocement emporté par la tuberculose en 1944. Enfin en 1992, prétexte à méditation sur la fin du siècle se rapprochant, l'historien publiait les pages arrachées à son journal de l'année 1991, sous le titre *Les frontières vives*. À l'évidence, dans l'œuvre de l'historien, le journal est le cœur battant d'une entreprise de dévoilement individuelle, placée au service d'une réflexion sur les comportements collectifs.

Aujourd'hui, Michel Winock accomplit un pas supplémentaire en autorisant l'édition, aux éditions Thierry Marchaisse, d'une ample partie de ses carnets, sous le titre *Journal politique, la République gaullienne 1958-1981*. Nourries selon une régularité variable, les entrées du journal, retouchées seulement pour en éliminer certains détails trop intimes, rappellent les engagements d'un écrivain aux multiples vocations : professeur, historien, éditeur, fondateur du magazine *L'histoire*. De la chronique d'une génération au journal politique personnel, l'évolution de l'inspiration de Michel Winock l'a entraîné vers l'affirmation toujours plus explicite d'une subjectivité historicisée. Son œuvre d'autobiographe a l'originalité de s'inscrire dans un espace encore rarement exploré, où les frontières entre l'historique et l'autobiographique s'effacent.

La liberté d'un auteur est-elle conciliable avec les exigences de l'histoire ? Le scrupuleux écrivain, réfractaire à l'égotisme, a hésité longtemps avant de se rendre aux arguments de son ami Thierry Marchaisse qui le pressait de divulguer son journal. Habilement, l'éditeur a su faire rire son ami en lui relisant quelques pages oubliées. Puis le choix du titre, qui a fourni une véritable problématique à un vaste ensemble, a été déterminant. Et c'est finalement en toute complicité amicale que les deux anciens collègues aux éditions du Seuil ont décidé des coupes, visant à transformer un journal intime en un journal personnel à valeur de document historique.

2. Le journal contre les mémoires

Le journal politique ne consiste pas seulement en un témoignage sur la République gaullienne, il se présente également comme une défense du journal personnel, le moins trompeur parmi les différentes formes d'écritures du moi. Autobiographe talentueux et

expérimenté, Michel Winock aurait pu s'atteler à la rédaction de mémoires. Mais le genre, trop littéraire, a tendance à sacrifier, selon lui, la vérité au bénéfice de l'héroïsation du narrateur. Ainsi, si Chateaubriand a su dans ses *Mémoires d'outre-tombe* transfigurer l'échec de ses ambitions politiques en éclatantes réussites esthétiques, il l'a fait au détriment de l'exactitude historique. Plus le mémorialiste insiste sur la grandeur et l'élévation de son rôle historique, plus son récit devient suspect aux yeux de l'historien. Inversement le journal personnel, s'il n'est pas corrigé après coup, porte la marque d'une spontanéité et d'une instantanéité qui lui confèrent une indiscutable valeur d'authenticité.

Depuis Montaigne, il est acquis qu'un témoignage singulier a vocation à tendre vers l'universel. Dans le cas d'un historien autobiographe, cette tension entre le particulier et le général doit être soigneusement pondérée. Outre des passages d'introspection, le *Journal politique* offre donc à ses lecteurs des matériaux bruts, représentatifs de l'atmosphère et de la couleur d'une époque.

Rédigées généralement d'une traite et sans repentirs dans des carnets couverts de moleskine noire (17 cm X 11 cm), ou dans des petits cahiers à spirale aux couvertures de couleurs (21 cm X 14 cm), achetés à la librairie Joseph Gibert, les entrées du journal sont de longueurs variées. Ainsi, dans le carnet de 192 pages, à la couverture beige consacré aux années 1960, 1961 et 1962, des paragraphes rédigés à chaud, succèdent à de longs développements organisés, embryons d'articles ou méditations personnelles. Le diariste est doté d'une assurance stylistique d'écrivain. Comme souvent dans un journal, rédigé à la fin d'une journée bien remplie, l'emploi des phrases nominales est fréquent. Mais des exemples du style ample de Michel Winock et de ses longues périodes abondent également. Dépourvu de tout esprit de sérieux, il façonne des formules ironiques qui font mouche sans jamais chercher à blesser. On trouve dans le *Journal politique* un éloge et une pratique de l'ironie telle que Proudhon la concevait.

Fils de prolétaire, élevé dans une épicerie d'Arcueil en banlieue parisienne, ancien catholique actif dans sa paroisse, entré en politique sur des bases anticolonialistes et antistalinienne au début de ses études supérieures, l'historien est un pur produit de l'école républicaine. Ses origines sociales de même que sa probité intellectuelle l'ont naturellement conduit très tôt vers une activité militante intense, absolument préservée de toute tentation marxiste. Ses premiers engagements à l'UNEF, le syndicat étudiant, et auprès de la section Nouvelle Gauche de La Sorbonne, ont été décisifs pour son évolution intellectuelle. Une curiosité grandissante pour la politique explique, en partie, qu'ayant débuté ses études supérieures dans le département des lettres, il les ait poursuivies en histoire.

Le lecteur trouvera néanmoins dans le journal la trace du goût de l'historien pour la littérature engagée, telle que l'ont conçue des écrivains comme Zola, Camus ou François Mauriac. Le cas de Flaubert, cité à plusieurs reprises dans le *Journal politique*, est particulier. Michel Winock a commencé à s'intéresser, dès l'université, au pourfendeur de la bourgeoisie, en lui consacrant un mémoire de diplôme. Flaubert, on le sait, n'accordait aucun crédit à l'action politique. Et les événements de la révolution de 1848, à laquelle il s'était gardé de participer mais qu'il avait observée *du point de vue de l'art*, avaient encore conforté sa méfiance. Dans un long développement en date du 2 juin 1968, sévère à l'égard des conservatismes qui freinaient alors l'évolution sociale, Michel Winock se réfère à *L'éducation sentimentale* pour fustiger les lâchetés et les mesquineries des plus riches, inchangées depuis plus d'un siècle. Quoique Michel Winock réprouve l'indifférence politique de Flaubert, il a appris grâce au romancier à lire la politique au second degré.

Le journal politique rappelle au lecteur qu'en France, la littérature et l'histoire ont partie liée. La fréquentation depuis l'adolescence d'un romancier comme Flaubert est formatrice. En bon flaubertien, Michel Winock médite sur les désillusions du militantisme et sur l'ironie de l'histoire. En dépit des espoirs placés par les militants dans les forces de

gauche, c'est paradoxalement le général de Gaulle, le *président-monarque*, qui a mené à son terme la décolonisation de l'Algérie. Un écrivain comme François Mauriac, gaulliste idolâtre mais éditorialiste à *L'Express*, est représentatif des contradictions de la société française. En 1967, le journal de Michel Winock conserve la trace d'un échange aigre-doux mené à distance avec l'académicien. En effet, à son article désabusé intitulé « Mauriac politique » paru dans *Esprit*, le maître avait aimablement répondu dans son Bloc-Notes du 18 décembre. Distinguer ses alliés objectifs parmi des adversaires déterminés n'est pas une entreprise aisée ; toutefois l'habitude de l'analyse et de l'auto-analyse quotidiennes peut y contribuer. Dans les carnets, la violence de la satire contre Guy Mollet, Robert Lacoste ou François Mitterrand est surtout représentative de l'amertume d'une génération trompée par les siens. *Le journal politique* rappelle que l'histoire de la gauche en France a été douloureuse, non exempte d'errements et de trahisons. Les cris de joie poussés par la famille Winock le 10 mai 1981 n'ont d'ailleurs pas convaincu le diariste de céder à l'illusion lyrique. La réflexion de l'historien sur l'engagement va de pair avec une méditation sur le doute et sur les périls des engouements irréfléchis.

Le Journal politique s'insère dans une tradition de diaristes hommes d'action. On peut citer Claude Mauriac, ancien directeur du secrétariat particulier du général de Gaulle, à l'époque du GPRF, qui tenait son journal depuis l'enfance. Dans *Un autre de Gaulle*, son journal des années 1944-1954, il met en valeur son héros, de Gaulle, personnage récurrent du *Journal politique*, à la fois honni et admiré par son auteur. Mais ce sont les trois volumes du journal de Roger Martin du Gard, tenu de 1919 à 1949, que l'historien cite comme étant l'archétype du journal authentique, notamment parce qu'ils ont été publiés, à sa demande, vingt ans après la mort de leur auteur et aucunement retouchés. L'ensemble constitue aujourd'hui une somme documentaire de référence s'agissant de l'histoire politique ou culturelle de la période. La conduite exemplaire de Martin du Gard pendant la Seconde Guerre mondiale, puis son engagement contre la torture en Algérie contribuent à valider son investissement autobiographique. Par ailleurs, son portrait sans concession de Gide est une indispensable rectification au journal du contemporain capital.

Cependant, en consultant le journal intime de Martin du Gard, le lecteur s'avise des risques auxquels sont confrontés les diaristes. Son journal est un modèle de sincérité et d'auto-analyse mais parfois aussi de cruauté à l'égard de ses proches, parents ou amis. Certes, son esprit d'observation et son intelligence psychologique sont exceptionnels mais le côté exutoire du journal en atténue la générosité, de manière excessive et trompeuse. Or, de l'avis de tous, Martin du Gard était un homme bienveillant et humain. Conscient de cet écueil, l'écrivain avait d'ailleurs prévu dans un texte testamentaire que sa correspondance, notamment ses lettres à son épouse Hélène, envers laquelle il se montre fort sévère, viennent nuancer des pages trop sombres. Conscient des risques de dérives du journal intime, Michel Winock s'est soigneusement attaché à les éviter.

3. Le journal, lieu de la liberté d'expression

Dans ses carnets, l'historien a conservé l'écho de la guerre d'Algérie dans sa subjectivité de jeune homme, engagé pour l'indépendance. Pendant ces années démoralisantes, la censure de la presse et de l'édition était fréquente. L'auteur trouvait donc dans ses carnets un refuge idéal pour consigner des observations et des pensées que le régime gaulliste aurait condamnées. « La guerre d'Algérie pourrait tout », écrivait le jeune intellectuel, le 4 septembre 1960. L'une des angoisses des jeunes adultes était d'accomplir, en contradiction avec tous les principes d'autodétermination des peuples, leur service militaire en Algérie. L'entrée du 13 juin 1960 conserve la trace de l'hésitation du diariste quant à son éventuelle incorporation en Algérie :

« Pour la première fois aujourd'hui, j'envisage mon refus de partir pour la guerre d'Algérie comme une issue possible à mon découragement et à la honte – je le dis sans *pathos* – que j'éprouve aujourd'hui dans mon honneur de Français. »

Heureusement, la nouvelle du cessez-le-feu a surpris le jeune marié le jour où il partait pour ses « trois jours », le 19 mars 1962.

Des détails rapportés quotidiennement dans les carnets sont caractéristiques de l'atmosphère de guerre et d'après-guerre dans la métropole. À partir du printemps 1961, les plasticages de l'OAS sont devenus fréquents ; ils pouvaient frapper n'importe qui, non seulement un écrivain ministre comme André Malraux, peu apprécié de l'auteur en raison de son indéfectible gaullisme, mais aussi des collègues au lycée Joffre de Montpellier. Dans le vacillement des valeurs de partage et de générosité, la voix des écrivains moralistes ou des intellectuels qui prônaient l'indépendance était d'autant plus précieuse. Ainsi se justifie l'admiration que Michel Winock portait à l'écrivain Montherlant, dernier représentant de l'éthique chevaleresque, maître revendiqué par des lecteurs exigeants. Sur le moment, Montherlant paraissait un guide exemplaire. Un roman comme *La rose de sable*, écrit au début des années 1930, à Alger, était résolument anticolonialiste. Pendant le conflit en Algérie, Montherlant s'est déclaré déchiré, un peu à la manière camusienne. Malheureusement, dix ans après sa disparition en 1972, nombre d'émules de Montherlant ont été ulcérés de découvrir, grâce aux recherches d'un biographe iconoclaste, Pierre Sipriot, tous ses mensonges de faux héros. C'est la particularité du journal que de conserver la trace des aveuglements d'une génération mal informée.

L'historien Henri-Irénée Marrou, quant à lui, professeur d'histoire ancienne à la Sorbonne, incarne une figure opposée au personnage de Montherlant. Homme érudit et rigoureux mais sincère et humain, il participait, dès 1958, à l'ouvrage collectif intitulé *La question algérienne*. Michel Winock évoque avec tendresse un ami toujours demeuré simple et plein de fantaisie, dont il a été le voisin durant plusieurs années dans la vaste propriété des « Murs blancs », transformée par Emmanuel Mounier en communauté intellectuelle. Le fondateur de la revue *Esprit* avait acquis pendant la guerre deux maisons dans un parc de Châtenay Malabry qui, divisées en appartements, étaient occupées par lui-même et des amis de la revue. En 1972, Michel Winock y a emménagé avec sa famille. Il allait y demeurer pendant sept ans.

Collaborateur de la revue *Esprit*, l'historien fut un proche de Jean-Marie Domenach, le successeur de Mounier à la direction de la revue. Dans le livre qu'il a consacré au périodique, intitulé *Histoire de la revue « Esprit » 1930-1950*, paru aux éditions du Seuil en 1975, Michel Winock définit la revue par ces mots : « une exigence d'engagement lucide au service des exploités, des humiliés, des colonisés ; une façon de tenir en respect la tentation toujours renaissante du fanatisme »¹. Ce programme coïncide avec son projet personnel d'intellectuel engagé, spécialiste du nationalisme et de l'antisémitisme.

Réussir à rendre son journal passionnant sans que les contemporains en pâtissent exige une véritable attention à l'autre et un don pour la délibération ou la description équilibrée. Maints journaux d'écrivains sont lus seulement en raison de leurs portraits péjoratifs ou caricaturaux. Le cas le plus célèbre, parmi les diaristes dénués de toute générosité, est celui des frères Goncourt, grands amateurs de sarcasmes ou d'anecdotes fausses destinées à ridiculiser leurs amis, notamment le plus proche d'entre eux, Gustave Flaubert. Leur journal fournit aux spécialistes abondance de morceaux choisis et de citations brillantes mais peu d'éclairages authentiques.

Le lecteur de Michel Winock ne trouvera rien de tel dans le *Journal politique*. S'il arrive parfois que l'historien s'indigne, c'est contre une société qui accepte la guerre sans

¹ Michel Winock, *Histoire politique de la revue « Esprit » 1930-1950*, Paris, Seuil, 1975, p. 377.

réagir ou contre un mode consommation effréné. Sauf rares exceptions, les individus sont épargnés. À la différence des Goncourt, l'auteur souligne davantage l'intelligence, le courage politique et l'indifférence aux honneurs de ses amis, souvent des chrétiens de gauche, que leurs faiblesses. Ses portraits sont brossés par petites touches sensibles, tantôt affectueuses, tantôt humoristiques. La vivacité est partout, révélatrice du caractère actif et entreprenant de l'auteur. Les discours rapportés dans les carnets font entendre les voix et les humeurs des protagonistes. L'exemple de Jean-Marie Domenach, dont le diariste trace un portrait nuancé, est représentatif de sa retenue. Car sa reconnaissance pour le penseur, qui l'avait intégré à la rédaction d'*Esprit*, n'a pas fait obstacle à leur éloignement progressif, enregistré avec tristesse dans le journal, mais sans critiques abusives. Son portrait du biographe Jean Lacouture, dont la personnalité attachante et éruptive est soulignée, est à la fois amusant et chaleureux.

Le point commun aux intellectuels les plus cités dans les carnets est leur engagement anticolonial, avec la nuance que Michel Winock condamnait l'aide active au FLN. Sans soutenir les positions camusiennes en faveur d'une Algérie fédérale et bi-nationale, il alertait très tôt sur l'absence de garanties démocratiques apportées par le FLN. Le journal souligne, à l'inverse, l'aveuglement de personnalités comme Sartre ou Francis Jeanson qui ont soutenu le FLN sans poser de conditions politiques. Et la confirmation du manque de discernement sartrien a été apportée, après mai 1968, par son engagement auprès des maoïstes.

Son affectation à l'université de Vincennes a donné l'occasion à l'auteur de constater la violence des rivalités entre étudiants communistes et fractions gauchistes. C'est sans doute dans ces pages consacrées aux fureurs maoïstes contre une société capitaliste effectivement indéfendable, qu'on trouvera les passages les plus savoureux et les plus sarcastiques du volume. Les agissements décourageants de la minorité gauchiste sont décrits d'une plume alerte et acerbe. L'université était un chaudron brûlant. Y travailler, y enseigner exigeait beaucoup d'abnégation face aux chantages et aux menaces d'étudiants qui confisquaient la parole jusque dans les salles de cours. L'historien n'a jamais eu de prétention au mandarinate mais la liberté d'enseigner est une des formes de la liberté d'expression qu'il revendique. « Phraséologie, pose, activisme... je suis fatigué de ces matamores à prétentions rouges », note-t-il le 30 juin 1969. Les portraits d'étudiants anonymes qui font de l'obstruction sont tracés au vitriol. Les débuts de Vincennes ont été éprouvants ! Pourtant, certaines pages reflètent aussi une forme de bonheur vincennois, certes intermittent, mais réel quand le professeur se réjouit des relations humaines qu'il peut avoir avec des étudiants comme nulle part dans l'université française. Et puis, ses activités d'éditeur ont compensé les déceptions du maître assistant. Contribuer à établir l'identité d'une maison d'édition est une activité stimulante. Pourtant, l'écho des discussions, parfois âpres, au sein du Comité de lecture du Seuil retentit dans les carnets.

4. Un diariste éditeur

Les journaux d'éditeurs sont rarement publiés. Et quand ils sont divulgués, leur degré d'indiscrétion est variable. Parmi les plus anecdotiques, outre le journal de Gide (capable de publier des confidences d'auteurs au plus vite dans la *N.R.F.*), on peut citer les *Journaux 1914-1965* de Raymond Queneau ou, à un moindre degré, les trois volumes de *Carnets* d'Albert Camus, qui font revivre les débats propres à la maison Gallimard. Paul Léautaud, quant à lui, a tenu l'interminable chronique des éditions du Mercure de France. S'agissant des prestigieuses éditions du Seuil, à l'avant-garde des sciences humaines et soutiens actifs des écrivains dissidents soviétiques, les lecteurs devront désormais se référer au *Journal politique*, avec la garantie qu'il ne cède jamais à la facilité. En effet, même pour évoquer les conflits au Seuil, le diariste adopte le ton distancié et neutre de l'historien. C'est du reste dans la logique de son implication d'éditeur en qualité d'historien-chercheur.

Il ne manquait pas de talents au 27 rue Jacob ! Les cadres se nommaient alors Jean Lacouture, directeur de la collection « L'Histoire immédiate », François Wahl, philosophe proche de Lacan et de Barthes, François-Régis Bastide, plus littéraire ou encore Jacques Julliard, tête politique de la maison, qui a parrainé l'entrée de l'auteur au comité de lecture. Claude Durand, quoique très doué et présenté comme le dauphin du fondateur Paul Flamand, se singularisait par ses réticences à accepter la concertation. Son action au Seuil, parfois controversée, a déclenché nombre de crises ouvertes et d'empoignades parmi ses collègues. Les dons d'éditeur de Durand ne sont pas en cause – il a notamment fait connaître Soljenitsyne aux lecteurs français – plutôt son caractère introverti. De façon générale, un travail d'éditeur nécessite courage, détermination et patience ! Les préoccupations politiques ne sont d'ailleurs jamais très éloignées des objectifs scientifiques ou culturels des directeurs de collections. Et dans une période où nombre d'écrivains soutenaient l'union de la gauche, le Seuil s'est efforcé, notamment sous l'influence de Michel Winock, de demeurer une maison pluraliste.

L'historien bénéficiait du soutien actif de Paul Flamand, éditeur toujours à l'offensive et soucieux d'intégrer à son équipe des professionnels efficaces. La publication de ses carnets constitue l'occasion d'apprécier le bilan de Michel Winock éditeur. Du reste, le poids de ses responsabilités au Seuil s'est rapidement accru. À la date du 5 novembre 1969, il note qu'il est officiellement en charge de la collection « Le temps qui court ». Un peu plus tard, le 25 mars 1971, il se réjouit d'avoir publié *Comment on écrit l'histoire*, livre de Paul Veyne, dans la collection « Univers historique », dirigée en collaboration avec Jacques Julliard. Presque simultanément, est lancée la collection « Points-Histoire », dont le catalogue allait s'enrichir jusqu'à devenir une véritable encyclopédie savante. En 1973, il fait preuve d'une grande perspicacité en publiant *La France de Vichy*, ouvrage de l'historien américain, Robert Paxton, refusé par d'autres maisons. Du reste, cette entreprise de démystification du maréchalisme était destinée à faire date. Mais quel remue-ménage à la parution ! De façon générale, l'éditeur fait preuve de goût, de discernement, de finesse et d'audace. Notons que l'initiative de stimuler la veine autobiographique chez les historiens revient à Michel Winock, éditeur des souvenirs de Philippe Ariès, sous le titre d'*Un historien du dimanche* (1980).

C'est en juin 1977 qu'est évoqué pour la première fois par Michel Chodkiewicz, le successeur de Paul Flamand, le projet d'un magazine mensuel d'histoire, rédigé par des historiens, dont le diariste deviendrait le rédacteur en chef. Las, un projet voisin était simultanément concocté par les historiens des *Annales*, notamment par Jacques Le Goff. Après maintes discussions, un consensus a été trouvé et les historiens de la *nouvelle histoire* se sont ralliés à *L'histoire*. Le premier numéro d'un magazine qu'on trouve toujours dans les kiosques, trente-sept ans plus tard, est paru en mai 1978. Une réussite éditoriale et un grand succès.

Conclusion

Le journal politique met à la disposition des lecteurs une partie des archives à l'origine de l'œuvre, abondante et variée, de Michel Winock. Outre, les avant-textes de *La République se meurt* et de *Jeanne et les siens*, on y découvrira une amorce de la biographie de Gustave Flaubert publiée par l'auteur en 2013, de même qu'une esquisse de celle de François Mitterrand, parue en 2015. Un tel matériau, combiné avec des publications récentes, notamment *Mes ego-histoires* de Georges Duby, justifierait des études génétiques, visant à éclairer les formes d'écriture du moi, investies par les historiens depuis une quarantaine d'années.